

« L'Église et le théâtre au Québec »

Adrien Gruslin

Number 17 (4), 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gruslin, A. (1980). Review of [« L'Église et le théâtre au Québec »]. *Jeu*, (17), 126–128.

Aujourd'hui, quand les aliénations existent, elles sont assumées et tournées en ridicule. On connaît ce tour propre à Jean-Claude Germain. Il est manifeste dans les personnages de bouffons, de «sots» et de travestis. Gobin les retrace chez Languirand, Tremblay, Ferron et, bien sûr, l'auteur des *Sansoucis* et de *Sarah*.

Plus qu'un recensement de toutes ces formes de «folies» dans le théâtre québécois, l'étude de Gobin est une tentative originale de *parler le théâtre*. Elle parvient non seulement à situer les oeuvres québécoises dans la production et les traditions dramatiques internationales, mais elle définit aussi un nouveau type de discours critique qui ouvre la voie à «(...) une approche sémiotique de la théâtralité», ainsi qu'à une «(...) «scénologie» associant des expériences concrètes et des recherches théoriques.» (p. 252).

bernard andrès

«l'église et le théâtre au québec»

Lafamme, Jean et Tourangeau, Rémi, Montréal, Fides, 1979, 356 p.

une anthologie plus qu'une étude

L'Église et le Théâtre... Rarement a-t-on vu des frères «ennemis» à ce point inséparables. De l'Affaire *Tartuffe* (opposant Monseigneur de Saint-Vallier au gouverneur Frontenac en 1694) à celle des *Fées ont soif* (mettant aux prises le Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal et son président le juge Vadeboncoeur, plusieurs groupes

et individus, dont Monseigneur Grégoire, archevêque de Montréal d'une part et de l'autre, la dramaturge Denise Boucher, le Théâtre du Nouveau Monde, de nombreux organismes de théâtre et individus en 1978), on assiste à un long et douloureux conflit.

Si la précédente entrée en matière, un peu voyante et caricaturale, laisse voir une continuité dépareillée, la réalité demeure beaucoup plus nuancée. Fort heureusement! L'Église est passée d'un rigorisme étroit à une indulgence surprenante, avec de réguliers sursauts de conservatisme. C'est du moins la conclusion à laquelle arrivent Jean Lafamme et Rémi Tourangeau dans leur ouvrage traitant diachroniquement des relations entre *l'Église et le Théâtre au Québec*.

Paradoxe des paradoxes: l'Église, participante active au théâtre au Québec (songeons seulement au théâtre des collèges, à des noms comme ceux des pères Gustave Lamarche, Émile Legault, etc...), aura eu pour politique de le condamner régulièrement. Si le mystère et la tragédie sont valorisés et meublent la vie artistique de nos collèges et de certaines élites locales, la comédie s'attire d'emblée les foudres de la gent cléricale, depuis Monseigneur de Saint-Vallier qui, à la suite des Bossuet et Pascal, la dénonçait dans un *Mandement sur les comédies*. La Nouvelle-France est alors une jeune colonie, tranquille et fragile, où une partie de l'immigration est venue pour un motif missionnaire. Cela, sans nul doute, explique l'intransigeance aussi extrême que nouvelle d'un prélat qui avait cotoyé tout un monde de spectacles pendant ses dix années comme aumônier à la cour de France.

Lue en chaire le dimanche 16 janvier 1694, la condamnation est sans appel. Elle touche tous ceux qui pourraient

assister à ces spectacles de comédies, tout juste bonnes à :

Inspirer des pensées et des affections tout-à-fait contraires à la Religion, à la pureté des moeurs, et à la charité du prochain, comme sont certaines pièces de théâtre qui tournent la piété et la dévotion en ridicule, qui portent les flammes de l'impureté dans le coeur, qui vont à noircir et à déchirer la réputation, ou qui sous le prétexte apparent de réformer les moeurs ne servent qu'à les corrompre et sous couvert de reprendre le vice l'insinuent adroitement et avec artifice dans l'âme des spectateurs, comme pourrait être la comédie du *Tartuffe*, ou de l'imposteur, et autres semblables...

Souventes fois par la suite, entre la condamnation de certaines pratiques théâtrales et l'anathème absolu, la marge s'est avérée bien mince. La lecture des nombreux passages cités par le tandem Laflamme-Tourangeau le laisse voir sans équivoque.

Querelles d'élite jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle, alors que les laïcs commencent à donner la réplique au clergé, les oppositions se transporteront sur le front de l'immoralité du théâtre. L'Église dénonce aussi bien les spectacles qui compromettent l'observance du dimanche (la dialectique est simpliste: les divertissements défendus *versus* le repos dominical: voir la lettre de 1927, «la Loi du dimanche»), que ceux qui permettent l'infiltration des idéologies. Il s'agit souvent d'immuniser la société contre les influences étrangères, réflexe habituel chez un peuple colonisé. L'idéologie prônée en est essentiellement une de conservation.

À la lumière du travail de Laflamme et Tourangeau, il apparaît évident que l'attitude du clergé, du fait de son emprise sur tous les domaines de la vie collective, a largement contribué à retarder la naissance et l'évolution d'une dramaturgie québécoise originale. L'aventure des Compagnons de Saint-Laurent du père Legault (1937-52) résume mieux que tout autre exemple,

l'intervention de l'Église en matière de théâtre au Québec. Les Compagnons ont été à l'origine d'un théâtre bien fait, monté selon des normes professionnelles pour un apport inédit. En même temps, ils ont implanté un courant théâtral unique: celui du répertoire éclectique et international. Jamais groupe n'a fait si grand bien à l'art théâtral au Québec. Jamais groupe n'a fait si grand tort à la dramaturgie québécoise. Tout le paradoxe de l'intervention de l'Église est là. Mais cela, *l'Église et le Théâtre au Québec* l'analyse peu, trop peu.

Sans être irréprochable, l'ouvrage de Laflamme et Tourangeau reste de qualité. Mais plus qu'une étude, il relève de l'anthologie, relatant les faits, s'appuyant constamment sur des textes. Les auteurs ont effectué un travail de lecture considérable. Mais l'analyse, quant à elle, garde un caractère relatif. De plus, en retraçant le fil de l'intervention de l'Église, le livre suit le parcours de la vie du théâtre. Comment expliquer

Jean Laflamme
Rémi Tourangeau

L'Église et le Théâtre au Québec

FIDES

alors qu'il puisse si peu traiter de la troupe Barry-Duquesne, (à peine une mention du Stella) la première compagnie formée de comédiens québécois (1930-37)?

Pourquoi également choisir de s'arrêter au Concile Vatican II alors qu'il aurait été relativement aisé de poursuivre jusqu'à aujourd'hui sur la lancée de «l'Affaire Lucrèce» en 1948 aux Compagnons, à propos de laquelle Laflamme et Tourangeau mesurent l'évolution de trois siècles, depuis «l'Affaire Tartuffe», en concluant, de façon un peu courte à mon sens: «Le débat n'est plus entre l'Église et le Théâtre mais entre l'auteur dramatique et le spectateur». Alors les co-auteurs seraient arrivés jusqu'à «l'Affaire des Saltimbanques» en 1967 où l'Église réapparaît et davantage le pouvoir politique et judiciaire.

Aujourd'hui, nous disent Laflamme et Tourangeau en guise de conclusion, le théâtre s'est vengé. Il «dénonce ce même clergé. (...) Face au renouveau culturel québécois, il faut plutôt voir là une vengeance en faveur de l'Art et de la Beauté dans le théâtre. Le théâtre tente de venger le beau, tout comme l'Église a défendu la morale pour mieux venger l'Art.» (p. 355). Pareille sortie ne manque pas de spectaculaire, mais elle reste plus ou moins éclairante. Et de toutes manières, aujourd'hui en 1980, sauf exception, le théâtre n'entretient plus guère de rapports avec l'Église; il n'a donc plus à la dénoncer.

adrien gruslin

«si que 4» dossier: le théâtre acadien

Revue du Département des études françaises,
Université de Moncton, automne 1979, 211 p.

Si Que, revue du département des études françaises de l'Université de Moncton, publiée à l'automne de 1979, offre un dossier de six articles sur le théâtre acadien qui jettent un peu de lumière sur sa jeunesse, sa soif d'auteurs, sa recherche d'une thématique et sa quête d'un public.

Dans «Vingt-cinq ans de théâtre au collège de Bathurst», Maurice LeBlanc, de l'Université Sainte-Anne, raconte comment, dans les collèges classiques fondés pour la plupart vers la fin du XIX^e siècle et notamment au collège de Bathurst, il s'est perpétué une tradition théâtrale assez soutenue, animée par des pères, des étudiants et même un coopérant français. On y a joué Molière surtout, Racine, Labiche, Lorca, Beaumarchais, Perrault, etc., jusqu'en 1974, avant la fermeture du collège. Le père Maurice LeBlanc limite sa chronique de 49 à 74, période où il a été directeur artistique puis directeur de théâtre. Avant 49, on peut s'appuyer sur les «Cinquante années d'éducation» du père Marcel Tremblay. Quelques-uns des acteurs, qui avaient alors mérité des prix pour leur excellence, travaillent maintenant au Québec.

Pour Zénon Chiasson, dans «le Théâtre acadien: quel bilan?» le théâtre acadien demeure marginal, en dépit du volontariat longtemps exercé par le clergé et les institutions d'enseignement. En effet, il y a toujours manque de salles spécialisées et, par conséquent, censure des pièces présentées dès qu'elles ne